

**Objet d'Étude II : Le texte théâtral et sa
représentation du XVII^{ème} siècle à nos jours.**

SÉQUENCE 2.

***Électre* de Jean Giraudoux (1937) : mise en
scène d'une quête mythique de la vérité ?**

◆ ŒUVRE INTÉGRALE.

**Dans quelle mesure Jean Giraudoux
modernise-t-il le mythe antique d'Électre ?**

		Pour l'exposé	Pour l'entretien
<p>Objets d'étude :</p> <p>Le texte théâtral et sa représentation du XVII^{ème} siècle à nos jours.</p> <p>/</p> <p>Les réécritures du XVII^{ème} siècle à nos jours.</p>	<p>➤ Séquence 2 : Électre de Jean Giraudoux (1937), mise en scène d'une quête mythique de la vérité ?</p> <p>◆ Œuvre intégrale.</p> <hr/> <p><i>C'est là ce qui est si beau et si dur dans la vérité, elle est éternelle mais ce n'est qu'un éclair.</i></p> <p>❑ Problématique :</p> <p>Dans quelle mesure Jean Giraudoux modernise-t-il le mythe antique d'Électre ?</p> <p>⇒ <u>Perspectives d'étude :</u></p> <ul style="list-style-type: none"> - Etudier l'évolution de la tragédie et de ses représentations à travers le mythe. - Prolonger l'étude de la spécificité du genre théâtral. - Analyser le mélange des registres. - Travailler plus spécifiquement l'intertextualité. 	<p>Lectures analytiques :</p> <p>➤ Scène d'exposition. I, 1.</p> <p>Du début jusqu'à « Atrée, le premier roi d'Argos tua les fils de son frère. »</p> <p>➤ Le début de l'enquête d'Electre.</p> <p>I, 4. De « Je suis la veuve de mon père... » à « ... et non bleue. »</p> <p>➤ Le Lamento du Jardinier.</p> <p>Entracte. extraits.</p> <p>➤ La mort d'Égisthe</p> <p>II, 9. De « Si tu racontais toi... » à la fin de la scène.</p>	<p>📖 Lectures et études complémentaires :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Le mythe d'Électre : recherches, exposé et apports complémentaires. ➤ Lecture comparée autour du mythe d'Électre, à travers un travail sur le déroulé de chaque pièce : • Eschyle, <i>Les Choéphores</i> (458 av. JC), traduction de Ph. Renault • Sophocle, <i>Electre</i> (vers 414 av. JC), Prologue, traduction de Ph. Renault. • Euripide, <i>Electre</i> (vers 410 av. JC), traduction de Ph. Renault. ➤ <u>Lecture comparée des trois scènes d'exposition de ces mêmes pièces.</u> 📖 <u>Histoire des arts / Lecture de l'image.</u> 👁 Pierre-Narcisse Guérin, Clytemnestre hésitant avant de frapper Agamemnon endormi (1817). ➤ <u>Lecture comparée : Fonctions du Chœur au fil des siècles. Le Chœur réinventé. Prolongement Lecture analytique 3 :</u> • Eschyle, <i>L'Orestie, Agamemnon</i> (458 av.JC), traduction de La Porte du Theil (1795). • Jean Racine, <i>Athalie</i> (1691) acte II, scène 9 • Jean Anouilh, <i>Antigone</i> (1944), tirade du Chœur. 📖 <u>L'affrontement familial dans les mythes et les ressorts du conflit tragique</u> • Jean Anouilh, <i>Antigone</i> (1944). Antigone et Créon. • Jean-Paul Sartre, <i>Les Mouches</i> (1943). Acte II, scène 3. Egisthe et Electre. • Jean Giraudoux, <i>Électre</i> (1937) Acte II, scènes 7 et 8. Tirades d'Egisthe et d'Électre. 🎭 <u>Théâtre et représentation.</u> • Echange oral et synthèse à partir de deux captations : mise en scène de la pièce de Pierre Dux pour la Comédie Française (1971) et de Claudia Morin pour le Théâtre 14 (1996). • Travail sur la note d'intention de Simon Abkarian pour sa mise en scène d'<i>Électre</i>, création de la Compagnie Tera, production initialement prévue pour 2017-2018. 👥 Certains élèves ont pu assister à des représentations théâtrales au Théâtre de la Colline : 🎭 <i>Stadium</i> écrit et mis en scène par Mohammed El Khatib. 🎭 <i>Tous des oiseaux</i>, texte et mise en scène de Wajdi Mouawada, représentation précédée d'une visite du théâtre, du plateau et d'une rencontre autour du spectacle. 🎭 <i>Notre Innocence</i>, texte et mise en scène de Wajdi Mouawad, 🎭 <i>Au bois</i> de Claudine Galéa mis en scène par Benoît Bradel. 🔍 <u>Questions de synthèse :</u> • Électre, une pièce essentiellement tragique ? • Travail sur la déclaration de J. Giraudoux au sujet de son œuvre en 1937 : « <i>Admettons que j'aie épousseté le buste d'Electre</i> » 📖 <u>Lecture cursive au choix :</u> Sophocle, <i>Electre</i> (vers 414 av. JC) et/ ou Jean-Paul Sartre, <i>Les Mouches</i> (1943) et/ou Jean Anouilh, <i>Antigone</i> (1944). 📖 <u>Réécritures :</u> • En classe, travail sur <i>Elektra</i> de Strauss. Cahier pédagogique de l'opéra de Montpellier pour la mise en scène de Jean-Yves Courrègelongue, saison 2011-2012. • Interview de Patrice Chéreau et extrait de sa mise en scène d'<i>Elektra</i> en 2013. 📖 <u>Activité personnelle :</u> Les élèves ont eu à travailler sur une réécriture du mythe d'Electre de leur choix. (justification du choix, variations et invariants du mythe, mise en relation avec l'œuvre de Giraudoux). 🏠 <u>Séjour pédagogique :</u> 29 élèves ont participé à un séjour en Grèce et ont pu découvrir les principaux sites d'Athènes, de Corinthe, de Delphes et ainsi se rendre au tombeau d'Agamemnon. (liste des élèves concernés jointe au descriptif).

Objet d'étude II : Le texte théâtral et sa représentation du XVII^{ème} siècle à nos jours

Séquence 2. « *Électre* de Jean Giraudoux (1937) : mise en scène d'une quête mythique de la vérité ? »

◆ ŒUVRE INTÉGRALE.

Textes supports des LECTURES ANALYTIQUES

Objet d'étude. Le texte théâtral et sa représentation du XII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence : Électre de J. Giraudoux, 1937.

Texte 1. I, 1. Du début jusqu'à « tua les fils de son frère. »

Acte I

Cour intérieure dans le palais d'Agamemnon.

Scène 1

5 **L'ÉTRANGER, LES PETITES EUMÉNIDES, LE JARDINIER, LES VILLAGEOIS**

Un étranger (Oreste) entre escorté de trois petites filles, au moment où, de l'autre côté, arrivent le jardinier, en costume de fête, et les invités, villageois.

PREMIÈRE PETITE FILLE. Ce qu'il est beau, le jardinier !

DEUXIÈME PETITE FILLE. Tu penses ! C'est le jour de son mariage.

10 TROISIÈME PETITE FILLE. Le voilà, monsieur, votre palais d'Agamemnon !

L'ÉTRANGER. Curieuse façade!... Elle est d'aplomb ?

PREMIÈRE PETITE FILLE. Non. Le côté droit n'existe pas. On croit le voir, mais c'est un mirage. C'est comme le jardinier qui vient là, qui veut vous parler. Il ne vient pas. Il ne va pas vouloir dire un mot.

DEUXIÈME PETITE FILLE. Ou il va braire. Ou miauler.

15 LE JARDINIER. La façade est bien d'aplomb, étranger ; n'écoutez pas ces menteuses. Ce qui vous trompe, c'est que le corps de droite est construit en pierres gauloises qui suintent à certaines époques de l'année. Les habitants disent alors que le palais pleure. Et que le corps de gauche est en marbre d'Argos, lequel, sans qu'on ait jamais su pourquoi, s'ensoleille soudain, même la nuit. On dit alors que le palais rit. Ce qui se passe, c'est qu'en ce moment le palais rit et pleure à la fois.

20 PREMIÈRE PETITE FILLE. Comme cela il est sûr de ne pas se tromper.

DEUXIÈME PETITE FILLE. C'est tout à fait un palais de veuve.

PREMIÈRE PETITE FILLE. Ou de souvenirs d'enfance.

L'ÉTRANGER. Je ne me rappelais pas une façade aussi sensible...

LE JARDINIER. Vous avez déjà visité le palais ?

25 PREMIÈRE PETITE FILLE. Tout enfant.

DEUXIÈME PETITE FILLE. Il y a vingt ans.

TROISIÈME PETITE FILLE. Il ne marchait pas encore...

LE JARDINIER. On s'en souvient, pourtant, quand on l'a vu.

30 L'ÉTRANGER. Tout ce que je me rappelle, du palais d'Agamemnon, c'est une mosaïque. On me posait dans un losange de tigres quand j'étais méchant, et dans un hexagone de fleurs quand j'étais sage. Et je me rappelle le chemin qui me menait rampant de l'un à l'autre... On passait par des oiseaux...

PREMIÈRE PETITE FILLE. Et par un capricorne.

L'ÉTRANGER. Comment sais-tu cela, petite ?

LE JARDINIER. Votre famille habitait Argos ?

35 L'ÉTRANGER. Et je me rappelle aussi, beaucoup de pieds nus. Aucun visage, les visages étaient hauts dans le ciel, mais des pieds nus. J'essayais, entre les franges, de toucher leurs anneaux d'or. Certaines chevilles étaient unies par des chaînes ; c'était les chevilles d'esclaves. Je me rappelle surtout deux petits pieds tout blancs, les plus nus, les plus blancs. Leur pas était toujours égal, sage, mesuré par une chaîne invisible. J'imagine que c'était ceux d'Électre. J'ai dû les embrasser, n'est-ce pas ? Un nourrisson embrasse tout ce qu'il touche.

40 DEUXIÈME PETITE FILLE. En tout cas, c'est le seul baiser qu'ait reçu Électre.

LE JARDINIER. Pour cela, sûrement.

PREMIÈRE PETITE FILLE. Tu es jaloux, hein, jardinier ?

L'ÉTRANGER. Elle habite toujours le palais, Électre ?

45 DEUXIÈME PETITE FILLE. Toujours. Pas pour longtemps.

L'ÉTRANGER. C'est sa fenêtre, la fenêtre aux jasmins ?

LE JARDINIER. Non. C'est celle de la chambre où Atrée, le premier roi d'Argos, tua les fils de son frère. [...]

Objet d'étude. Le texte théâtral et sa représentation du XII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence : Électre de J. Giraudoux, 1937.

Texte 2. I, 4. de « Je suis la veuve de mon père... » à « ... et non bleue. »

ÉLECTRE. Je suis la veuve de mon père, à défaut d'autres.

CLYTEMNESTRE. Électre !

5 ÉGISTHE. Veuve ou non, nous fêtons aujourd'hui tes noces.

ÉLECTRE. Oui, je connais votre complot.

CLYTEMNESTRE. Quel complot ! Est-ce un complot de vouloir marier une fille de vingt et un ans ? A ton âge, je vous portais déjà tous les deux dans mes bras, toi et Oreste.

ÉLECTRE. Tu nous portais mal. Tu as laissé tomber Oreste sur le marbre.

10 CLYTEMNESTRE. Que pouvais-je faire ? Tu l'avais poussé.

ÉLECTRE. C'est faux ! Je n'ai pas poussé Oreste !

CLYTEMNESTRE. Mais qu'en peux-tu savoir ! Tu avais quinze mois.

ÉLECTRE. Je n'ai pas poussé Oreste ! D'au-delà de toute mémoire, je me le rappelle. Ô Oreste, où que tu sois, entends-moi ! Je ne t'ai pas poussé !

15 ÉGISTHE. Cela va. Électre.

LE MENDIANT. Cette fois, elles y sont. Ce serait curieux que la petite se déclare juste devant nous.

ÉLECTRE. Elle ment, Oreste, elle ment.

ÉGISTHE. Je t'en prie, Électre.

CLYTEMNESTRE. Elle l'a poussé. Elle ne savait évidemment pas ce qu'elle faisait, à son âge. Mais elle
20 l'a poussé.

ÉLECTRE. De toutes mes forces, je l'ai retenu. Par sa petite tunique bleue. Par son bras. Par le bout de ses doigts. Par son sillage. Par son ombre. Je sanglotais en le voyant à terre, sa marque rouge au front.

CLYTEMNESTRE. Tu riais à gorge déployée. La tunique, entre nous, était mauve.

25 ÉLECTRE. Elle était bleue. Je la connais, la tunique d'Oreste. Quand on la séchait, on ne la voyait pas sur le ciel.

ÉGISTHE. Vais-je pouvoir parler ! N'avez-vous pas eu le temps, depuis vingt ans, de liquider ce débat entre vous.

ÉLECTRE. Depuis vingt ans, je cherchais l'occasion. Je l'ai.

30 CLYTEMNESTRE. Comment n'arrivera-t-elle pas à comprendre que même de bonne foi, elle peut avoir tort ?

LE MENDIANT. Elles sont de bonne foi toutes deux. C'est ça la vérité.

LE PRÉSIDENT. Princesse je vous en conjure. Quel intérêt présente maintenant la question

CLYTEMNESTRE. Aucun intérêt, je vous l'accorde.

35 ÉLECTRE. Quel intérêt ? Si c'est moi qui ai poussé Oreste, j'aime mieux mourir, j'aime mieux me tuer... Ma vie n'a aucun sens !...

EGISTHE. Va-t-il falloir te faire taire de force ? Etes-vous aussi folle qu'elle, reine ?

CLYTEMNESTRE. Electre, écoute. Ne nous querellons pas. Voici exactement comme tout s'est passé. Il était sur mon bras droit.

40 ELECTRE. Sur le gauche !

EGISTHE. Est-ce fini, oui ou non Clytemnestre ?

CLYTEMESNESTRE. C'est fini mais un bras droit est droit et non gauche, une tunique mauve est mauve et non, bleue.

Objet d'étude. Le texte théâtral et sa représentation du XII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence : Électre de J. Giraudoux, 1937.

Texte 3. Entracte. Lamento du Jardinier.

ENTRACTE

Lamento du jardinier

Moi je ne suis plus dans le jeu. C'est pour cela que je suis libre de venir vous dire ce que la pièce ne pourra vous dire.

5 Dans de pareilles histoires, ils ne vont pas s'interrompre de se tuer et de se mordre pour venir vous raconter que la vie n'a qu'un but, aimer. Ce serait même disgracieux de voir le parricide s'arrêter, le poignard levé, et vous faire l'éloge de l'amour. Cela paraîtrait artificiel. Beaucoup ne le croiraient pas. Mais moi qui suis là, dans cet abandon, cette désolation, je ne vois vraiment pas ce que j'ai d'autre à faire ! Et je parle impartialement. Jamais je ne me résoudrai à épouser une autre qu'Electre, et jamais je n'aurai Electre. Je suis créé pour vivre jour et nuit avec une

10 femme, et toujours je vivrai seul. Pour me donner sans relâche en toute saison et occasion, et toujours je me garderai. C'est ma nuit de noces que je passe ici, tout seul – merci d'être là –, et jamais je n'en aurai d'autre, et le sirop d'oranges que j'avais préparé pour Electre, c'est moi qui ai dû le boire – il n'en reste plus une goutte, c'était une nuit de noces longue. Alors qui douterait de ma parole ? L'inconvénient est que je dis toujours un peu le contraire de ce que je veux dire ; mais ce serait vraiment à désespérer aujourd'hui, avec un cœur aussi serré et cette

15 amertume dans la bouche – c'est amer, au fond, l'orange –, si je parvenais à oublier une minute que j'ai à vous parler de la joie. Joie et Amour, oui. Je viens vous dire que c'est préférable à Aigreur et Haine. Comme devise à graver sur un porche, sur un foulard, c'est tellement mieux ou en bégonias nains dans un massif. Evidemment, la vie est ratée, mais c'est très, très bien, la vie. Evidemment, rien ne va jamais, rien ne s'arrange jamais, mais parfois avouez que cela va admirablement, que cela s'arrange admirablement... [...] Mais assis comme moi dans ce jardin où

20 tout divague un peu la nuit, où la lune s'occupe du cadran solaire, où la chouette aveuglée, au lieu de boire au ruisseau, boit à l'allée de ciment, vous auriez compris ce que j'ai compris, à savoir : la vérité. Vous auriez compris le jour où vos parents mouraient, que vos parents naissaient ; le jour où vous étiez ruinés, que vous étiez riches ; où votre enfant était ingrat, qu'il était la reconnaissance même ; où vous étiez abandonné, que le monde entier se précipitait sur vous, dans l'élan et la tendresse. C'est justement ce qui m'arrivait dans ce faubourg vide et muet. Ils

25 se ruaient vers moi, tous ces arbres pétrifiés, ces collines immobiles. Et tout cela s'applique à la pièce. [...] On réussit chez les rois les expériences qui ne réussissent jamais chez les humbles, la haine pure, la colère pure. C'est toujours de la pureté. C'est cela que c'est, la Tragédie, avec ses incestes, ses parricides : de la pureté, c'est-à-dire en somme de l'innocence. Je ne sais pas si vous êtes comme moi ; mais moi dans la Tragédie, la pharaonne qui se suicide me dit espoir, le maréchal qui trahit me dit foi, le duc qui assassine me dit tendresse. C'est une entreprise d'amour, la

30 cruauté... pardon, je veux dire la Tragédie. Voilà pourquoi je suis sûr, ce matin, si je le demandais, le ciel m'approuverait, ferait un signe, qu'un miracle est tout prêt, qui vous montrerait inscrite sur le ciel et vous ferait répéter par l'écho ma devise de délaissé et de solitaire : Joie et Amour. Si vous voulez, je le lui demande. Je suis sûr comme je suis là qu'une voix d'en haut me répondrait, que résonateurs et amplificateurs et tonnerres de Dieu, Dieu, si je le réclame, les tient tout préparés, pour crier à mon commandement : Joie et Amour. Mais je vous conseille

35 plutôt de ne pas le demander. D'abord par bienséance. Ce n'est pas dans le rôle d'un jardinier de réclamer de Dieu un orage, même de tendresse. Et puis c'est tellement inutile. On sent tellement qu'en ce moment, et hier, et demain, et toujours, ils sont tous là-haut, autant qu'ils sont, et même s'il n'y en a qu'un, et même si cet un est absent, prêts à crier joie et amour. C'est tellement plus digne d'un homme de croire les dieux sur parole – sur parole est un euphémisme –, sans les obliger à accentuer, à s'engager, à créer entre les uns et les autres des obligations de

40 créancier à débiteur. Moi ç'a toujours été les silences qui me convainquent... Oui, je leur demande de ne pas crier joie et amour, n'est-ce pas ? S'ils y tiennent absolument, qu'ils crient. Mais je les conjure plutôt, je vous conjure, Dieu, comme preuve de votre affection, de votre voix, de vos cris, de faire un silence, une seconde de votre silence... C'est tellement plus probant. Ecoutez... Merci.

Objet d'étude. Le texte théâtral et sa représentation du XII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence : *Électre* de J. Giraudoux, 1937.

Texte 4. Récit de la mort de Clytemnestre et d'Égisthe.

Acte II, scène 9.

[...]

LA FEMME NARSÈS. Si tu racontais, toi ! Tout sera fini que nous ne saurons rien !

LE MENDIANT. Une minute. Il les cherche. Voilà ! il les rejoint !

LA FEMME NARSÈS. Oh ! Moi je peux attendre. C'est doux de la toucher, cette petite Electre. Je n'ai que des garçons, des bandits. Heureuses les mères qui ont des filles !

5 **ÉLECTRE.** Oui... Heureuses... On a crié cette fois !

LA FEMME NARSÈS. Oui, ma fille.

LE MENDIANT. Alors voici la fin. La femme Narsès et les mendiants délièrent Oreste. Il se précipita à travers la cour. Il ne toucha même pas, il n'embrassa même pas Électre. Il a eu tort. Il ne la touchera jamais plus. Et il atteignit les assassins comme ils parlaient avec l'émeute, de la niche en marbre. Et comme Égisthe penché disait aux meneurs que tout allait bien, et que tout désormais irait bien, il entendit crier dans son dos une bête qu'on saignait. Et ce n'était pas une bête qui criait, c'était Clytemnestre. Mais on la saignait. Son fils la saignait. Il avait frappé au hasard sur le couple, en fermant les yeux. Mais tout est sensible et mortel dans une mère, même indigne. Et elle n'appelait ni Électre, ni Oreste, mais sa dernière fille Chrysothémis, si bien qu'Oreste avait
10 l'impression que c'était une autre mère, une mère innocente qu'il tuait. Et elle se cramponnait au bras droit d'Égisthe. Elle avait raison, c'était sa seule chance désormais dans la vie de se tenir un peu debout. Mais elle empêchait Égisthe de dégainer. Il la secouait pour reprendre son bras, rien à faire. Et elle était trop lourde aussi pour servir de bouclier. Et il y avait encore cet oiseau qui le giflait de ses ailes et l'attaquait du bec. Alors il lutta. Du seul bras gauche sans armes, une reine morte au bras
15 droit avec colliers et pendentifs, désespéré de mourir en criminel quand tout de lui était devenu pur et sacré, de combattre pour un crime qui n'était plus le sien et, dans tant de loyauté et d'innocence, de se trouver l'infâme en face de ce parricide, il lutta de sa main que l'épée découpait peu à peu, mais le lacet de sa cuirasse se prit dans une agrafe de Clytemnestre, et elle s'ouvrit. Alors il ne résista plus, il secouait seulement son bras droit, et l'on sentait que s'il voulait maintenant se débarrasser de la reine, ce n'était plus pour combattre seul, mais pour mourir seul, pour être
20 couché dans la mort loin de Clytemnestre. Et il n'y est pas parvenu. Et il y a pour l'éternité un couple Clytemnestre-Égisthe. Mais il est mort en criant un nom que je ne dirai pas.

LA VOIX D'ÉGISTHE, *au-dehors*. Électre...

LE MENDIANT. J'ai raconté trop vite. Il me rattrape.

Objet d'étude II : Le texte théâtral et sa représentation du XVII^{ème} siècle à nos jours

Séquence 2. « *Électre* de Jean Giraudoux (1937) : mise en scène d'une quête mythique de la vérité ? »

◆ ŒUVRE INTÉGRALE

COMPLÉMENTS D'ÉTUDE

Objet d'étude. Le texte théâtral et sa représentation du XII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence : *Electre* de J. Giraudoux, 1937.

Complément d'étude. Histoire des arts.



Pierre-Narcisse Guérin, _____

Objet d'étude. Le texte théâtral et sa représentation du XII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence : Electre de J. Giraudoux, 1937.

Complément d'étude : Le mythe d'Electre : des tragiques grecs à Jean Giraudoux

Le rôle d'Electre dans la terrible malédiction des Atrides a été longtemps obscur. Ignorée du poète de *L'Illiade*, qui ne connaît des filles d'Agamemnon qu'une Chrysothémis, une Laodikè et une Iphianassa (Chant IX, 145), absente de *l'Odyssée* qui n'offre qu'un récit assez vague de la vengeance d'Oreste (Chant III, 309), Electre apparaît pour la première fois sur un vase peint à figures rouges du début du V^{ème} siècle : debout derrière Egisthe que poignarde Oreste, elle cherche, dans un geste de terreur, à écarter la hache que Clytemnestre brandit sur la tête de son fils (un nom accompagne chaque personnage). Electre est là, mais dans l'ombre de son frère.

« Avant de commencer à écrire ma pièce, j'ai acheté les principaux ouvrages qui traitaient de ce sujet, de quoi remplir une bibliothèque. Je suis même entré tout exprès dans l'Association Guillaume Budé¹. Mais, de tous ces ouvrages, je n'en ai encore ouvert aucun. A présent que ma pièce est faite, je vais les lire, à titre documentaire [...] J'ai préféré, pour ma pièce, ne me servir que des souvenirs laissés par les études abandonnées il y a quelques trente-cinq ans. Les souvenirs de beaucoup d'hommes de mon âge. » (Interview de Giraudoux, Figaro du 11 mai 1937) Sous cette feinte désinvolture se cache, en fait, une solide culture classique.

RESUME SUCCINCT DES PIECES DES AUTEURS TRAGIQUES

ESCHYLE (-525 –456)

Il a écrit une trilogie, *L'Orestie* (-458) dont voici les trois pièces :

Agamemnon

Agamemnon, le roi des rois, chef de l'expédition contre le royaume de Troie, en Asie Mineure, après l'enlèvement d'Hélène par Pâris, un des fils de Priam, roi de Troie, a dû sacrifier sur l'ordre des dieux sa fille Iphigénie pour que les vents se lèvent et permettent à la flotte grecque de partir. Après un siège de dix ans, Troie est prise.

La pièce commence avec le retour d'Agamemnon à Argos, accompagné de sa captive Cassandre, fille de Priam et prophétesse. Pendant son absence Egisthe a séduit Clytemnestre et règne sur Argos avec elle. Oreste, le fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, a été éloigné et il a grandi auprès de Strophios, le roi de Phocide, tandis qu'Electre est élevée comme une servante. Egisthe tue Agamemnon à son retour, avec Clytemnestre, pour venger le meurtre d'Iphigénie. Sept ans se passent. C'est à ce point que commencent les pièces sur Electre.

Les Choéphores²

A Argos. Le palais d'Agamemnon. Un tertre représente son tombeau. Oreste rentre d'exil avec son ami Pylade et, en hommage au mort, dépose sur sa tombe une boucle de cheveux. Dans le cortège des jeunes filles du chœur portant, sur ordre de Clytemnestre, des libations pour apaiser les Mânes d'Agamemnon sur son tombeau, Oreste reconnaît sa sœur Electre. Celle-ci remarque la boucle de cheveux et la trace de pas de son frère. Oreste se fait alors reconnaître, il doit, dit-il, punir les meurtriers d'Agamemnon. Après les lamentations rituelles en l'honneur du mort non pleuré, l'on apprend un songe de Clytemnestre dans lequel elle a enfanté un serpent suçant avec son lait un caillot de sang. Oreste se reconnaît dans le serpent : il tuera sa mère. Puis il demande l'hospitalité à la reine en se présentant comme un étranger qui a appris la mort d'Oreste. Clytemnestre feint la douleur et appelle Egisthe, qui arrive sans garde, doutant de la nouvelle. Rentré au palais, il pousse un cri, frappé par Oreste. Clytemnestre supplie alors en vain son fils, qui l'entraîne à l'intérieur pour la tuer. On amène les cadavres sur scène, quand Oreste, en se justifiant, est frappé de délire : il est poursuivi par les Erinyes, les déesses de la vengeance, et prend la fuite vers Delphes, auprès du Dieu Apollon.

1. Qui publie aux Editions des Belles Lettres, créées après la guerre, une célèbre collection de textes anciens avec traduction.

2. « les Porteuses de libations » au tombeau d'Agamemnon.

Les Euménides³

Le destin d'Oreste trouve sa conclusion dans les *Euménides*, qui se passe d'abord à Delphes, ensuite à Athènes sur l'Acropole. La Pythie, prêtresse d'Apollon, a aperçu dans le temple un suppliant couvert de sang ; près de lui dorment les Erinyes, créatures monstrueuses, endormies par Apollon, qui conseille à Oreste de se rendre à Athènes et d'y embrasser la statue d'Athéna. Là, il sera jugé par 1^{er} tribunal de l'Aréopage. Le procès a lieu ; s'y opposent deux conceptions du droit : l'antique loi des dieux qui punit le parricide, symbolisé par les Erinyes, et la loi d'Athènes, plus sensible au meurtre entre époux. Apollon est l'avocat d'Oreste. Les voix des juges se partagent en deux parties égales, mais Athéna ajoute sa voix au camp de l'acquiescement. Oreste est libéré, et les Erinyes vont se transformer en Euménides, honorées à Athènes. A l'ancien droit de la famille et du sang, Eschyle substitue un droit nouveau, celui de la Cité, et force les Erinyes à abdiquer aux mains de l'État. Tout meurtre sera désormais puni, quel qu'il soit.

55 SOPHOCLE (-496 - 406)

Électre

L'*Electre* de Sophocle n'est plus une pièce « d'essence religieuse » ; à la trilogie sacrée succède un drame humain. Supprimant l'oracle d'Apollon et l'ordre divin qui absout les criminels, le poète conçoit des héros entièrement libres et responsables. A côté de sa sœur Chrysothémis, douce et conciliante, une Électre nouvelle se dresse devant nous, qui résiste âprement aux souffrances que lui inflige sa mère. Elle s'obstine avec un orgueil tenace à lui redire sa haine et son désir de vengeance, et attend le retour du frère qu'elle a fait élever au loin.

La pièce se déroule à Mycènes, devant le palais d'Agamemnon, roi de Mycènes et d'Argos. Oreste arrive à Mycènes en compagnie de son précepteur ; il est mandé par Apollon pour venger son père par la ruse, sans armée. Il recommande donc au précepteur de le faire passer pour mort, et va se présenter lui-même en étranger. Électre se plaint de son sort misérable avec le chœur, avant d'être appelée à la modération par sa sœur Chrysothémis : Egisthe et Clytemnestre veulent l'emmurer vivante ! Sur un rêve prémonitoire du retour d'Oreste, Clytemnestre fait faire par Chrysothémis des libations au mort. Electre refuse d'y participer et en échange donne à sa sœur une boucle de cheveux à déposer sur la tombe. Elle rencontre sa mère se rendant au tombeau, et se dispute violemment avec elle. Le précepteur annonce ensuite la mort d'Oreste dans une course de chars. Clytemnestre, sans se réjouir, se dit délivrée. Mais Chrysothémis, de retour du tombeau, annonce le retour d'Oreste : elle a reconnu une boucle de ses cheveux déposée en offrande. Électre essaye de pousser, en vain, sa sœur à tuer Egisthe avec elle. Puis Oreste arrive avec Pylade, portant une urne censée contenir ses propres cendres. Electre se lamente pathétiquement, puis, détrompée, se jette dans les bras de son frère. Finalement, Oreste tue Clytemnestre ; Egisthe arrive joyeux de la mort supposée du jeune homme, et prend le cadavre voilé de sa femme pour le sien. Détrompé, il meurt lui aussi.

EURIPIDE (-480 - 406)

Electre

Devant la ferme du mari d'Électre, un laboureur mycénien, à la campagne. Électre a été mariée par Égisthe à un paysan vertueux, pour que sa postérité ne puisse prétendre à la vengeance. Oreste survient avec Pylade ; feignant d'être étranger, il vient donner des nouvelles d'Oreste. Le laboureur les accueille noblement. Un vieil esclave arrive de la tombe d'Agamemnon, où il a trouvé une boucle de cheveux déposée en offrande ; il reconnaît Oreste à une cicatrice. Ensemble ils organisent la double vengeance. Egisthe étant venu à sa maison de campagne dans le voisinage pour un sacrifice aux Nymphes, Oreste profite de l'occasion : reçu en hôte, il tue Égisthe pendant le sacrifice et se fait reconnaître.

Pendant Clytemnestre arrive chez Électre, mandée par elle sous le prétexte d'assister à un sacrifice aux Nymphes parce qu'elle vient d'accoucher. Après une violente dispute entre la mère et la fille, Clytemnestre rentre dans la maison, où elle va être tuée par Oreste et Électre. L'horreur du crime apparaît dans toute sa nudité lorsque les deux enfants reviennent sur la scène, couverts du sang de leur mère. Oreste doute de l'honnêteté des dieux qui imposent un tel forfait, et, poursuivi par les Furies « à la face de chienne », ira se faire absoudre par le saint tribunal de l'Aréopage (cf. Eschyle, *Euménides*). A la fin, apparaissent Castor et Pollux, les Dioscures, frères de Clytemnestre et d'Hélène, pour unir Pylade à Electre, qui, brusquement libérée de sa haine, cède aux remords qui l'assaillent avec la brutalité et l'incohérence de la passion qui lui sont familières tout au long de la pièce. Ils invitent Oreste, poursuivi par les Erinyes, à se rendre à Athènes, où il sera jugé par l'Aréopage.

3. Erinyes (furies) devenues les Bienveillantes.

Objet d'étude. Le texte théâtral et sa représentation du XII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence : *Électre* de J. Giraudoux, 1937.

Complément d'étude. Le rôle du Chœur au fil des siècles.

Texte 1.

LE CHOEUR DES VIEILLARDS

Dix ans sont révolus, depuis que le juste accusateur de Priam, le roi Ménélas, et Agamemnon (ce couple invincible des Atrides, honoré par Jupiter du sceptre et du trône), ont emmené de ces lieux les mille vaisseaux des Grecs armés pour leur querelle. Leurs cris appelaient Mars vengeur.

Tels des vautours, regrettant leurs nourrissons perdus, voltigent et battent l'air de leurs ailes, au-dessus du nid où leurs soins pour garder leurs petits ont été vains. Mais bientôt quelque Dieu, Pan, Apollon ou Jupiter, touché des accents aigus et plaintifs de ces oiseaux, envoie contre d'injustes ravisseurs, l'exattrice des peines, l'inévitable Erynnis.

Ainsi, le puissant Dieu de l'hospitalité envoie les fils d'Atrée contre Alexandre. Ainsi, veut-il que, pour une femme volage, Grecs et Troyens essuient également de fréquentes et pénibles luttes, où le genou pliera dans la poussière, où la lance se rompra dès la première attaque. Maintenant, le sort en est jeté, et les destins seront accomplis. Ni les pleurs, ni les cris, ni les libations, n'adouciront la colère implacable des Furies. Pour nous, que la vieillesse a privés de l'honneur de suivre cette armée, nous demeurons ici, appuyant sur le bâton notre faiblesse, faiblesse pareille à l'enfance ; car, si l'enfant, qu'anime une sève trop neuve, ressemble au vieillard, et ne suffit pas à la guerre, le vieillard, à son tour, dépouillé de sa chevelure, et ne marchant qu'à l'aide d'un troisième appui, n'a rien au-dessus de l'enfant, c'est un fantôme errant dans le jour.

Mais toi, fille de Tyndare, reine d'Argos, Clytemnestre, quel besoin te presse ? qu'est-il arrivé ? qu'as-tu appris ? sur la foi de quel message ordonnes-tu tant de sacrifices ? L'encens fume sur les autels de tous les Dieux de cette ville, de toutes les Dées célestes, infernales, terrestres et domestiques. Partout, des lampes élèvent leurs flammes jusqu'aux cieux. Une huile pure entretient leur tranquille et douce clarté. On apporte des offrandes du palais. Dis-nous ce qu'il t'est permis de nous apprendre. Guéris-nous de cette incertitude, qui, tantôt ne nous laisse envisager que des maux, tantôt, à la vue de quelques auspices favorables, nous permettant d'espérer, combat l'inquiétude extrême, et le chagrin dont notre âme est dévorée.

Je puis rappeler ici le départ menaçant des chefs de nos guerriers. Chantons (ma confiance au ciel m'y invite, mon âge m'en laisse la force) chantons sous quel auspice terrible, ce couple de rois, l'honneur de l'Hellénie, ces deux princes de la Grèce, unis par le cœur, armés du fer de la vengeance, ont marché contre Ilion. Aux deux rois des vaisseaux, près de leur demeure, apparurent deux rois des oiseaux, l'un blanc, l'autre noir, qui, dans le palais même, déchirant de leurs serres, gardiennes ordinaires de la foudre, une hase fécondée, que sa fuite n'avait pu leur dérober, dévorèrent la race nombreuse conçue dans son sein.

Chantons, chantons des vers lugubres ; mais que le présage en soit démenti ! [...]

Eschyle, *L'Orestie, Agamemnon* (458 av.JC), traduction de La Porte du Theil (1795).

Texte 2.

Athalie est une pièce de Jean Racine qui s'inspire de la Bible. Deux royaumes s'opposent, celui de Juda autour de Jérusalem et Israël au Nord. Athalie, fille d'un roi d'Israël et de Jezabel, reine impie, veuve du roi de Juda, gouverne le pays et croit avoir éliminé tout le reste de la famille royale. Elle a abandonné la religion juive en faveur du culte de Baal. En fait, son petit-fils Joas a été sauvé par la femme du grand prêtre.

UNE AUTRE (VOIX)

Ô palais de David, et sa chère cité,
Mont fameux, que Dieu même a longtemps habité,
5 Comment as-tu du ciel attiré la colère ?
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

TOUT LE CHŒUR

10 Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

LA MÊME VOIX *continue*.

Au lieu des cantiques charmants
Où David t'exprimait ses saints ravissements,
15 Et bénissait son Dieu, son Seigneur et son père,
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le dieu de l'impie étrangère,
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois ?

UNE VOIX, seule.

20 Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever ?
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver.
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
25 Verrons-nous contre toi les méchants s'élever ?

UNE AUTRE

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage ?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage ?
30 Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE

Rions, chantons, dit cette troupe impie :
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
Promenons nos désirs.
35 Sur l'avenir insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain :
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie ;
Qui sait si nous serons demain ?

Texte 3.

Et voilà. Maintenant le ressort est bandé. Cela n'a plus qu'à se dérouler tout seul. C'est cela qui est commode dans la tragédie. On donne le petit coup de pouce pour que cela démarre, rien, un regard pendant une seconde à une fille qui passe et lève les bras dans la rue, une envie d'honneur un beau matin, au réveil, comme de quelque chose qui se mange, une question de trop qu'on se pose un soir... C'est tout. Après, on n'a plus qu'à laisser faire. On est tranquille. Cela roule tout seul. C'est minutieux, bien huilé depuis toujours. La mort, la trahison, le désespoir sont là, tout prêts, et les éclats, et les orages, et les silences, tous les silences : le silence au commencement quand les deux amants sont nus l'un en face de l'autre pour la première fois, sans oser bouger tout de suite, dans la chambre sombre, le silence quand les cris de la foule éclatent autour du vainqueur – et on dirait un film dont le son s'est enrayé, toutes ces bouches ouvertes dont il ne sort rien, toute cette clameur qui n'est qu'une image, et le vainqueur, déjà vaincu, seul au milieu de son silence...

C'est propre, la tragédie. C'est reposant, c'est sûr... Dans le drame, avec ces traîtres, avec ces méchants acharnés, cette innocence persécutée, ces vengeurs, ces terre-neuve, ces lueurs d'espoir, cela devient épouvantable de mourir, comme un accident. On aurait peut-être pu se sauver, le bon jeune homme aurait peut-être pu arriver à temps avec les gendarmes. Dans la tragédie on est tranquille. D'abord, on est entre soi. On est tous innocents en somme ! Ce n'est pas parce qu'il y en a un qui tue et l'autre qui est tué. C'est une question de distribution. Et puis, surtout, c'est reposant, la tragédie, parce qu'on sait qu'il n'y a plus d'espoir, le sale espoir ; qu'on est pris, qu'on est enfin pris comme un rat, avec tout le ciel sur le dos, et qu'on n'a plus qu'à crier, – pas à gémir, non, pas se plaindre, – à gueuler à pleine voix ce qu'on avait à dire, qu'on n'avait jamais dit et qu'on ne savait peut-être même pas encore. Et pour rien : pour se le dire à soi, pour l'apprendre, soi. Dans le drame, on se débat parce qu'on espère en sortir. C'est ignoble, c'est utilitaire. Là, c'est gratuit. C'est pour les rois. Et il n'y a plus rien à tenter, enfin !

Jean Anouilh, *Antigone* (1944), tirade du Chœur.

Objet d'étude. Le texte théâtral et sa représentation du XII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence : *Electre* de J. Giraudoux, 1937.

Complément d'étude. Comparaison des trois scènes d'exposition des versions antiques du mythe.

Texte 1. Eschyle

ORESTE

Ô Hermès souterrain, ô vigilant gardien
De l'antré paternel, sauve-moi, je t'en prie !
Soutiens ma mission ! Je rentre en ce pays,
Je m'y installe enfin, après un long exil.

- 5 Ô Hermès souterrain, toi l'honnête gardien
De l'antré paternel, sauve-moi, je t'en prie,
Soutiens ma mission. Enfin je rentre ici,
Dans ma patrie, après un exil qui fut long.
Au pied de ce tombeau j'implore mon cher père :
- 10 Je voudrais qu'il m'entende avec solennité.
La boucle de cheveux que voici, je la donne
À mon bon nourricier, l'Inachos ; celle-ci,
C'est le tribut offert au deuil qui me confond.
Hélas ! je ne fus pas près de toi, ô mon père,
- 15 Pour plaindre ton destin et saluer ton corps...
Mais que vois-je là-bas ? Ce cortège de femmes
Qui s'avance, paré de voiles longs et noirs.
Mais que s'est-il passé ? Quoi ! un désastre, encor,
A-t-il frappé ce lieu ? Ou est-ce pour mon père ?
- 20 Je ne me trompe pas, je pense, en affirmant
Que leurs mains vont verser l'offrande destinée
À calmer les défunts. La chose est évidente.
Mais... je l'ai bien reconnue : c'est Électre, ma sœur,
Elle est toute envahie de deuil et de douleur.
- 25 Ô Zeus ! je t'en supplie, viens armer ma vengeance,
Et que ta volonté soit mon plus sûr appui !
Pylade, écartons-nous : je veux avec respect
Suivre le cours pieux de ce cortège en deuil.

LE CHŒUR

- 30 Strophe I
*Sorti de ce palais, sur ordre,
Je marche pour offrir les tristes libations,
Frappant ma poitrine,
Avec une force accrue qui rythme le cortège.*
- 35 *Voyez mon visage sanglant
Où se voient les sillons fraîchement creusés
Par mes ongles. Car mon cœur palpite de douleur,
Et ne se repaît que de sanglots interminables ;
Étreinte par la souffrance, ma main vient déchirer*
- 40 *En lambeaux les étoffes de lin qui me couvrent.
Oui, ce noir péplos est lacéré
Sous les coups redoublés d'un sort funeste.*

Eschyle, *Les Choéphores* (458 av. JC), traduction de Ph. Renault

Texte 2. Sophocle.

Entrent Pylade, Oreste et le Précepteur

LE PRÉCEPTEUR

- Fils de celui qui fut jadis chef devant Troie,
Te voilà parvenu au cœur de ce pays,
Celui que tu voulais ardemment retrouver.
Voici l'antique Argos, ton vœu, ta nostalgie,
5 Ce domaine sacré de l'enfant d'Inachos,
Taraudé par le taon ; Oreste, vois là-bas,
C'est le parvis lycien, dédié au dieu tueur
De loups ; plus loin voici l'Héraion, ce grand temple.
Nous arrivons enfin dans Mycènes dorée :
10 Vois s'élever, sanglant, le palais de Pélops,
Où jadis, aussitôt le meurtre de ton père,
Ta jeune et douce sœur te confia à mes soins :
Je t'ai pris, emporté, gardé jusqu'à cet âge,
Afin que soit vengé ton père assassiné.
15 En ce jour, cher Oreste, et toi aussi Pylade,
Hôte charmant, il faut décider sur-le-champ
Et agir. Vois, l'éclat radieux du soleil
Inspire les chansons d'aurore des oiseaux,
Et le calme nocturne, étoilé, se dissipe.
20 Avant qu'âme qui vive ait quitté le palais,
Soyez unis tous deux car en un tel moment,
À cette extrémité, nul ne peut se laisser
Étreindre par le doute : il est grand temps d'agir !

ORESTE

- Ô toi, qui m'es si cher parmi mes serviteurs,
25 Quels nobles sentiments tu montres à mon cœur.
Comme un cheval racé, qui, malgré la vieillesse,
Ne perd jamais courage au milieu du danger
Et dresse son oreille, ainsi me pousses-tu
À agir avec toi ! Je vais donc t'éclairer
30 Sur mon plan : je te prie d'écouter mes paroles,
Et s'il advient que je m'écarte quelque peu,
Aussitôt remets-moi sur un meilleur chemin.
Je suis allé auprès de l'oracle delphique
Pour demander comment assouvir ma vengeance
35 Contre les meurtriers de mon père : et voici
Ce que m'a dit Phébos, des mots que je te livre
Sans tarder : « Il me faut, sans user de l'épée,
Sans une seule armée, par feinte et tromperie,
Mettre à mort de sang-froid, car telle est la justice. »

Sophocle, *Electre* (vers 414 av. JC), Prologue, traduction de Ph. Renault.

Texte 3. Euripide.

LE LABOUREUR

Ô terre antique d'Argos, eaux de l'Inachos ! C'est d'ici que jadis, emmenant Arès sur mille vaisseaux, le roi Agamemnon fit voile vers la terre troyenne. Il y tua le souverain du pays d'Ilion, Priam, et prit l'illustre cité de Dardanos, puis il revint ici, à Argos, et suspendit aux temples élevés les dépouilles innombrables des Barbares. Là-bas, il avait été favorisé de la Fortune : mais dans son palais, il trouva la mort ; sa femme Clytemnestre
5 ourdit la ruse et le fils de Thyeste, Égisthe, le frappa de sa main. Abandonnant le sceptre antique de Tantale, il périt. Égisthe est roi du pays et possède l'épouse du héros, la fille de Tyndare. Agamemnon laissait dans son palais, en s'embarquant pour Troie, un enfant mâle, Oreste, et une fille, Électre, un jeune rameau déjà. Ce fils, un vieillard qui jadis avait élevé leur père le déroba à la mort qu'allait lui donner la main d'Égisthe et il le confia à Strophios pour l'élever sur la terre des Phocidiens. Elle, Électre, resta dans la maison de son père.
10 Quand elle fut arrivée à l'âge florissant de la jeunesse, des prétendants la demandèrent en mariage. C'étaient les premiers de la terre de Grèce. Craignant qu'elle ne donnât à l'un de ces princes un fils, vengeur d'Agamemnon, Égisthe la gardait dans le palais et ne l'unissait pas à un époux. Il n'en continuait pas moins à vivre dans la terreur : n'allait-elle pas en secret donner des enfants à quelque noble ? Il voulut la tuer. Mais toute cruelle qu'elle soit, sa mère la sauva des mains d'Égisthe. Car pour faire périr son mari, elle avait un
15 prétexte, mais elle craignait de s'attirer la haine par le meurtre de ses enfants. Alors, voici ce que machina Égisthe : le fils d'Agamemnon était chassé de sa patrie, exilé ; il promit de l'or à qui le tuerait. Et c'est à moi qu'il a donné Électre pour femme. Je suis, il est vrai, issu d'ancêtres mycéniens : sur ce point on ne peut me faire de reproches, car j'ai au moins l'éclat de la naissance. Mais je suis pauvre de biens et voilà qui tue la noblesse ! La donner à un homme faible, c'était affaiblir sa crainte. Un homme de haut rang, qui l'eût eue
20 pour femme, aurait réveillé de son sommeil le meurtre d'Agamemnon et la Justice aurait alors puni Égisthe. Mais jamais moi, son mari — j'en atteste Cypris — je n'ai souillé sa couche : elle est encore vierge. Oui, je rougirais, ayant la fille d'opulents seigneurs, de l'outrager alors que je suis indigne d'elle de par ma naissance. Je pleure aussi celui que l'on dit mon beau-frère, le malheureux Oreste, en pensant qu'un jour il peut revenir dans Argos et voir l'union infortunée de sa sœur. Si quelqu'un prétend que je suis un fou, ayant reçu dans ma
25 maison une jeune vierge, de ne pas la toucher, ses sentiments sont de méchantes règles pour mesurer la vertu, qu'il le sache ; c'est lui au contraire qui est un fou.

Électre sort de la chaumière. Elle est misérablement vêtue. Elle porte une amphore sur la tête.

ÉLECTRE

Ô nuit noire, nourricière des astres d'or, dans ton ombre, portant cette urne posée sur ma tête, je m'en vais puiser l'eau aux sources du fleuve. Non pas que j'en sois réduite à ce degré de misère, mais je veux montrer
30 aux dieux l'outrage de l'orgueilleux Égisthe, et crier dans l'éther immense mes plaintes à mon père. Car la maudite Tyndaride, ma mère, m'a chassée du palais pour plaire à son mari. Depuis qu'elle a eu d'autres enfants d'Égisthe, elle nous tient, Oreste et moi, comme des rebuts, à l'écart du palais.

Euripide, *Electre* (vers 410 av.JC), traduction de Ph. Renault.

Objet d'étude. Le texte théâtral et sa représentation du XII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence : Électre de J. Giraudoux, 1937.

Compléments d'étude. L'affrontement familial dans les mythes.

Texte 1. Jean Anouilh, Antigone (1944). *Quand son père est chassé de Thèbes par ses frères et quand, les yeux crevés, il doit mendier sa nourriture sur les routes, Antigone lui sert de guide. Elle veille sur lui jusqu'à la fin de son existence et l'assiste dans ses derniers moments. Puis Antigone revient à Thèbes. Elle y connaît une nouvelle et cruelle épreuve. Ses frères Étéocle et Polynice se disputent le pouvoir. Ce dernier fait appel à une armée étrangère pour assiéger la ville et combattre son frère Étéocle. Après la mort des deux frères, Créon, leur oncle prend le pouvoir. Il ordonne des funérailles solennelles pour Étéocle et interdit qu'il soit donné une sépulture à Polynice, coupable à ses yeux d'avoir porté les armes contre sa patrie avec le concours d'étrangers. Ainsi l'âme de Polynice ne connaîtra jamais de repos. Pourtant Antigone, qui considère comme sacré le devoir d'ensevelir les morts, est prête à risquer la mort pour respecter l'usage sacré.*

Il y a un silence encore. Créon s'approche d'elle.

CRÉON – Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

ANTIGONE, se lève comme une somnambule. – Je vais remonter dans ma chambre.

CRÉON – Ne reste pas trop seule. Va voir Hémon, ce matin. Marie-toi vite.

5 **ANTIGONE, dans un souffle.** – Oui.

CRÉON – Tu as toute ta vie devant toi. Notre discussion était bien oiseuse, je t'assure. Tu as ce trésor, toi, encore.

ANTIGONE – Oui.

CRÉON – Rien d'autre ne compte. Et tu allais le gaspiller ! Je te comprends, j'aurais fait comme toi à vingt ans.

10 C'est pour cela que je buvais tes paroles. J'écoutais du fond du temps un petit Créon maigre et pâle comme toi et qui ne pensait qu'à tout donner lui-aussi... Marie-toi vite, Antigone, sois heureuse. La vie n'est pas ce que tu crois. C'est une eau que les jeunes gens laissent couler sans le savoir, entre leurs doigts ouverts. Ferme tes mains, ferme tes mains, vite. Retiens-la. Tu verras, cela deviendra une petite chose dure et simple qu'on grignote, assis au soleil. Ils te diront tout le contraire parce qu'ils ont besoin de ta force et de ton élan. Ne les

15 écoute pas. Ne m'écoute pas quand je ferai mon prochain discours devant le tombeau d'Étéocle. Ce ne sera pas vrai. Rien n'est vrai que ce qu'on ne dit pas... Tu l'apprendras, toi aussi, trop tard, la vie c'est un livre qu'on aime, c'est un enfant qui joue à vos pieds, un outil qu'on tient bien dans sa main, un banc pour se reposer le soir devant sa maison. Tu vas me mépriser encore, mais de découvrir cela, tu verras, c'est la consolation dérisoire de vieillir ; la vie, ce n'est peut-être tout de même que le bonheur.

20 **ANTIGONE, murmure, le regard perdu.** – Le bonheur...

CRÉON, a un peu honte soudain. – Un pauvre mot, hein ?

ANTIGONE – Quel sera-t-il, mon bonheur ? Quelle femme heureuse deviendra-t-elle, la petite Antigone ? Quelles pauvretés faudra-t-il qu'elle fasse elle aussi, jour par jour, pour arracher avec ses dents son petit lambeau de bonheur ? Dites, à qui devra-t-elle mentir, à qui sourire, à qui se vendre ? Qui devra-t-elle laisser

25 mourir en détournant le regard ?

CRÉON, hausse les épaules. – Tu es folle, tais-toi.

ANTIGONE – Non, je ne me tairai pas ! Je veux savoir comment je m'y prendrais, moi aussi, pour être heureuse. Tout de suite, puisque c'est tout de suite qu'il faut choisir. Vous dites que c'est si beau, la vie. Je veux savoir comment je m'y prendrai pour vivre.

30 **CRÉON** – Tu aimes Hémon ?

ANTIGONE – Oui, j'aime Hémon. J'aime un Hémon dur et jeune ; un Hémon exigeant et fidèle, comme moi. Mais si votre vie, votre bonheur doivent passer sur lui avec leur usure, si Hémon ne doit plus pâlir quand je pâlis, s'il ne doit plus me croire morte quand je suis en retard de cinq minutes, s'il ne doit plus se sentir seul au monde et me détester quand je ris sans qu'il sache pourquoi, s'il doit devenir près de moi le monsieur Hémon,

35 s'il doit apprendre à dire « oui », lui aussi, alors je n'aime plus Hémon.

CRÉON – Tu ne sais plus ce que tu dis. Tais-toi.

ANTIGONE – Si, je sais ce que je dis, mais c'est vous qui ne m'entendez plus. Je vous parle de trop loin maintenant, d'un royaume où vous ne pouvez plus entrer avec vos rides, votre sagesse, votre ventre. (*Elle rit.*) Ah ! je ris, Créon, je ris parce que je te vois à quinze ans, tout d'un coup ! C'est le même air d'impuissance et de croire qu'on peut tout. La vie t'a seulement ajouté ces petits plis sur le visage et cette graisse autour de toi.

40 **CRÉON, la secoue.** – Te tairas-tu, enfin ?

ANTIGONE – Pourquoi veux-tu me faire taire ? Parce que tu sais que j'ai raison ? Tu crois que je ne lis pas dans tes yeux que tu le sais ? Tu sais que j'ai raison, mais tu ne l'avoueras jamais parce que tu es en train de défendre ton bonheur en ce moment comme un os.

45 **CRÉON** – Le tien et le mien, oui, imbécile !

ANTIGONE – Vous me dégoûtez tous, avec votre bonheur ! Avec votre vie qu'il faut aimer coûte que coûte. On dirait des chiens qui lèchent tout ce qu'ils trouvent. Et cette petite chance pour tous les jours, si on n'est pas trop exigeant. Moi, je veux tout, tout de suite, -et que ce soit entier- ou alors je refuse ! Je ne veux pas être modeste, moi, et me contenter d'un petit morceau si j'ai été bien sage. Je veux être sûre de tout aujourd'hui et

50 que cela soit aussi beau que quand j'étais petite -ou mourir.

CRÉON – Allez, commence, commence, comme ton père !

ANTIGONE – Comme mon père, oui ! Nous sommes de ceux qui posent les questions jusqu'au bout. Jusqu'à ce qu'il ne reste vraiment plus la plus petite chance d'espoir vivante, la plus petite chance d'espoir à étrangler. Nous sommes de ceux qui lui sautent dessus quand ils le rencontrent, votre espoir, votre cher espoir, votre

55 sale espoir !

CRÉON – Tais-toi ! Si tu te voyais en criant ces mots, tu es laide.

Texte 2. Jean-Paul Sartre, *Les Mouches* (1943). Acte II, scène 3.

Égisthe. Electre, réponds que signifie ce costume ?

Électre. J'ai mis ma plus belle robe. N'est-ce pas un jour de fête ?

Égisthe. Viens-tu narguer les morts ? C'est leur fête, tu le sais fort bien, et tu devais paraître en habit de deuil.

5 **Électre.** De deuil ? Pourquoi de deuil ? Je n'ai pas peur de mes morts, et je n'ai que faire des vôtres !

Égisthe. Tu as dit vrai ; tes morts ne sont pas nos morts. Regardez-là, sous sa robe de putain, la petite fille d'Atrée, d'Atrée qui égorga lâchement ses neveux. Qu'es-tu donc, sinon le dernier rejeton d'une race maudite ! Je t'ai tolérée par pitié dans mon palais, mais je reconnais ma faute aujourd'hui, car c'est toujours le vieux sang pourri des Atrides qui coule dans tes veines, et tu nous infecterais tous si je n'y mettais bon ordre. Patiente un peu, chienne, et tu verras si je sais punir. Tu n'auras pas assez de tes yeux pour pleurer.

La Foule. Sacrilège !

Égisthe. Entends-tu, malheureuse, les grondements de ce peuple que tu as offensé, entends-tu le nom qu'il te donne ? Si je n'étais pas là pour mettre un frein à sa colère, il te déchirerait sur place.

15 **La Foule.** Sacrilège !

Électre. Est-ce un sacrilège que d'être gaie ? Pourquoi ne sont-ils pas gais, eux ? Qui les en empêche ?

Égisthe. Elle rit et son père mort est là, avec du sang caillé sur la face...

Électre. Comment osez-vous parler d'Agamemnon ? Savez-vous s'il ne vient pas la nuit me parler à l'oreille ? Savez-vous quels mots d'amour et de regrets sa voix rauque me chuchote ? Je ris, c'est vrai, pour la première fois de ma vie, je ris, je suis heureuse. Prétendez-vous que mon bonheur ne réjouit pas le cœur de mon père ? Ah ! s'il est là, s'il voit sa fille en robe blanche, sa fille que vous avez réduite au rang abject d'esclave, s'il voit qu'elle porte le front haut et que le malheur n'a pas abattu sa fierté, il ne songe pas, j'en suis sûre à me maudire ; ses yeux brillent dans son visage supplicié et ses lèvres sanglantes essaient de sourire.

25 **La jeune femme.** Et si elle disait vrai ?

Des voix. Mais non, elle ment, elle est folle. Electre, va-t-en, de grâce, sinon ton impiété retombera sur nous.

Électre. De quoi avez-vous peur ? Je regarde autour de vous et je ne vois que vos ombres. Mais écoutez ceci que je viens d'apprendre et que vous ne savez peut-être pas : il y a en Grèce des villes heureuses, des villes blanches et calmes qui se chauffent au soleil comme des lézards. A cette heure même, sous ce même ciel, il y a des enfants qui jouent sur les places de Corinthe. Et leurs mères, ne demandent point pardon de les avoir mis au monde. Elles les regardent en souriant, elles sont fières d'eux. Ô mères d'Argos, comprenez-vous ? Pouvez-vous comprendre l'orgueil d'une femme qui regarde son enfant et qui pense : « C'est moi qui l'ai porté dans mon sein ? ».

35 **Égisthe.** Tu vas te taire, à la fin, ou je ferai rentrer les mots dans ta gorge.

Des voix, dans la foule. Oui, oui ! Qu'elle se taise. Assez, assez ! (...)

Textes 3 et 4. Jean Giraudoux, *Électre* (1937) Acte II, scènes 7 et 8. Tirades d'Égisthe et d'Électre.

Scène 7.

Égisthe. Ô puissances du monde, puisque je dois vous invoquer, à l'aube de ce mariage et de cette bataille, merci pour ce don que vous m'avez fait tout à l'heure, de la colline qui surplombe Argos à la seconde où le brouillard s'est évanoui. J'étais descendu de cheval, fatigué des patrouilles de la nuit, j'étais adossé au talus, et soudain vous m'avez montré Argos, comme je ne l'avais jamais vue, neuve, recrée pour moi, et me l'avez
5 donnée. Vous me l'avez donnée toute, ses tours, ses ponts, les fumées qui montaient des silos des maraîchers, première haleine de sa terre, et le pigeon qui s'éleva, son premier geste, et le grincement de ses écluses, son premier cri. Et tout dans ce don était de valeur égale, Electre, le soleil levant sur Argos et la dernière lanterne dans Argos, le temple et les mesures, le lac et les tanneries. Et c'était pour toujours !... Pour toujours, j'ai reçu ce matin ma ville comme une mère son enfant. Et je me demandais avec angoisse si le don n'était pas plus
10 large, si l'on ne m'avait pas donné beaucoup plus qu'Argos. Dieu au matin ne mesure pas ses cadeaux : il pouvait aussi bien m'avoir donné le monde. C'eût été affreux. C'eût été pour moi le désespoir de celui qui, pour sa fête, attend un diamant et auquel on donne le soleil. Tu vois mon inquiétude, Electre ! Je hasardais anxieusement mon pied et ma pensée au-delà des limites d'Argos. Ô bonheur ! On ne m'avait pas donné l'Orient : les pestes, les tremblements de terre, les famines de l'Orient, je les apprenais avec un sourire. Ma
15 soif n'était pas de celles qui s'éteignent aux fleuves tièdes et géants coulant dans le désert entre des lèvres vertes, mais, j'en fis l'épreuve aussitôt, à la goutte unique d'une source de glace. Ni l'Afrique ! Rien de l'Afrique n'est à moi. Les négresses peuvent piller le millet au seuil des cases, le jaguar enfoncer ses griffes dans le flanc du crocodile, pas un grain de leur bouillie, pas une goutte de leur sang n'est à moi. Et je suis aussi heureux des dons qu'on ne m'a pas faits que du don d'Argos. Dans un accès de largesse, Dieu ne m'a donné ni Athènes, ni
20 Olympie, ni Mycènes. Quelle joie ! On m'a donné la place aux bestiaux d'Argos et non les trésors de Corinthe, le nez court des filles d'Argos et non le nez de Pallas, le pruneau ridé d'Argos et non la figue de Thèbes ! Voilà ce qu'on m'a donné ce matin, à moi le jouisseur, le parasite, le fourbe, un pays où je me sens pur, fort, parfait, une patrie, et cette patrie, dont j'étais prêt à fournir désormais l'esclave, dont tout à coup me voilà roi, je jure de vivre, de mourir - entends-tu, juge - mais de la sauver.

Scène 8.

Électre. Vous tombez mal, Égisthe. À moi aussi, ce matin, à l'heure où l'on vous donnait Argos, il m'a été fait un don. Je l'attendais, il m'était promis, mais-je comprenais mal encore ce qu'il devait être. Déjà on m'avait donné mille cadeaux, qui me semblaient dépareillés, dont je ne parvenais pas à démêler le cousinage, mais cette nuit près d'Oreste endormi, j'ai vu que c'était le même don. On m'avait donné le dos d'un haleur, tirant
5 sur sa péniche, on m'avait donné le sourire d'une laveuse, soudain figée dans son travail, les yeux sur la rivière. On m'avait donné un gros petit enfant tout nu, traversant en courant la rue sous les cris de sa mère et des voisines ; et le cri de l'oiseau pris que l'on relâche ; et celui du maçon que je vis tomber un jour de l'échafaudage, les jambes en équerre. On m'avait donné la plante d'eau qui résiste contre le courant, qui lutte, qui succombe, et le jeune homme malade qui tousse, qui sourit et qui tousse, et les joues de ma servante,
10 quand elles se gonflent tous les matins d'hiver pour aviver la cendre de mon feu, au moment où elles s'empourprent. Et j'ai cru moi aussi que l'on me donnait Argos, tout ce qui dans Argos était modeste, tendre, et beau, et misérable ; mais tout à l'heure, j'ai su que non. J'ai su que l'on m'a donné toutes les pommettes des servantes, qu'elles soufflent sur le bois ou le charbon, et tous les yeux des laveuses, qu'ils soient ronds ou en amandes, et tous les oiseaux volant, et tous les maçons tombant, et toutes les plantes d'eau qui
15 s'abandonnent et se reprennent dans les ruisseaux ou dans les mers. Argos n'était qu'un point dans cet univers, une patrie une bourgade dans cette patrie. Tous les rayons et tous les éclats dans les visages mélancoliques, toutes les rides et les ombres dans les visages joyeux, tous les désirs et les désespoirs dans les visages indifférents, c'est cela mon nouveau pays. Et c'est ce matin, à l'aube, quand on vous donnait Argos et ses frontières étroites, que je l'ai vue aussi immense et que j'ai entendu son nom, un nom qui ne se prononce
20 pas, mais qui est à la fois la tendresse et la justice.

La compagnie TERA présente

Electre
de Simon Abkarian

Création Été 2017

Recherche de coproducteurs et pré-acheteurs 2017-2018



Montage Laurence Chamaert

Production : Cie Tera . Production déléguée : Le Ksamka.

KSAMKA

Contact : Karinne Méraud

Tél. +33 (0)5 53 29 47 42 - Portable +33 (0)6 11 71 57 06

kmeraud@sfr.fr - www.ksamka.com

Bien sûr il y a Euripide et Sophocle, bien sûr il y a Eschyle. J'aurai pu travailler sur l'une de ces pièces qui sont des chefs d'œuvres absolus. J'ai choisi d'écrire ma version, car je voulais rendre le meurtre plus difficile. Il me fallait écrire afin de questionner la loi établie des genres. Je voulais remettre en cause le fait de la vengeance masculine. Je ne voulais pas qu'elle fût si simple.

Oreste dans ma pièce est un jeune travesti. Il veut oublier qu'il était homme, qu'il était prince. Il embrasse sa condition d'exilé(e) et s'en contente. Il est heureux d'être une inconnue parmi les anonymes. Il est devenu une danseuse itinérante qui se refuse à la vengeance et se consacre à la beauté. C'est sous la menace d'Apollon qu'il est ramené à son état de garçon vengeur. Il est rappelé à l'ordre viril et forcé d'accomplir ce meurtre indicible ; le matricide. Sa réflexion passe pour de la lâcheté. Il serait l'indigne engeance d'un roi conquérant. Ne nous a-t-on pas appris que d'un côté il y aurait un sexe faible et de l'autre un sexe dominant ? Je veux dans cette version renverser cette tendance.

Electre joue le rôle dévolu à l'homme agissant. Elle n'est mariée à aucun homme. Elle vit dans un bordel et ne rend compte à personne de sa vertu. C'est elle qui offre ses cheveux à son père mort. Elle qui brandit le glaive. Ces gestes elle les vole au fils absent.

Lorsqu'on monte une tragédie il faut savoir quel en sera le monde musical. Sans savoir cela personne ne peut s'y confronter. Pour moi, pour mon Electre, ce sera du Rébetiko. Pour ceux et celles qui le savent, c'est le dernier endroit où subsiste la langue des Aèdes antiques. C'est une musique qui nous rappelle à ce jadis qui un jour fût notre endroit, d'où nous nous sommes levés.

L'HISTOIRE

Nous sommes dans le quartier le plus pauvre d'Argos. C'est le premier jour du printemps, on y célèbre la fête des morts, prostituées, serveuses, esclaves, les femmes se préparent pour le grand soir. Les meilleurs musiciens sont là. La fête va se refermer comme un piège sur Clytemnestre et son amant Egisthe, car à force de prières, Electre a fait revenir le frère vengeur, Oreste.

Electre est cette orpheline, dépossédée de son père, de son destin, de son rang, de son corps, de sa sexualité.

Electre est deux fois bannie.

Elle est privée de sa condition et de son nom.

Elle est un fruit qui pourrit au pied de l'arbre céleste.

Personne pour la ramasser.

Les attributs qui sont l'apanage de ceux qui sont bien nés lui sont confisqués.

Désormais Electre n'appartient qu'à sa haine.

Elle ramait des cendres de son père et à moins que ne revienne son frère Oreste, elle tentera de tuer le tyran ou s'en retournera là où gisent ceux qui n'existent pas.

C'est dans le deuil que se reconstruit Electre.

Elle danse sa colère jusqu'à l'obsession, jusqu'à en devenir obscène.

Là où vit Electre, il n'y a pas de dieux.

Il y a la nuit qui n'en finit pas de tomber sur les damnés de ce monde.

Alors Electre danse, frappe la terre de ses pieds à en réveiller les morts.

Egiste ne la tue pas, il y a pire que le royaume des morts.

Il y a les bas-fonds.

Il y a la misère absolue, la misère sans fin.

Electre vit un conte de fée mais à l'envers.

ELECTRE

Où es-tu Oreste pourquoi ne viens-tu pas l'épée à la main rétablir notre nom, sur ce qui fût le royaume des Atrides?

Je dis « fût », car bientôt il n'en restera rien.

De fêtes en orgies, Egiste dilapide le trésor de guerre que notre père avait arraché à l'opulente Troie.

Il déploie des banquets où même les chiens errants ont leur place.

Mais moi telle une pestiférée on me tient à l'écart.

Viens Oreste t'asseoir à la table des oubliés.

Ensemble nous briserons le pain noir, pétri de larmes et de rancœur.

Et lorsque gavés de haine, nous leverons nos coupes, Le vin de la colère s'élancera dans nos veines.

Ivres de rage et de courage nous irons renverser la table du monde et nous danserons sur les cadavres de nos ennemis.

LE CHŒUR

Tu étais princesse te voilà mendiante,

Tu étais promise à un roi te voilà mariée à une ombre, Tu étais pleine de joie te voilà rongée par un cancer.

Il ne te lâche pas, se propage en toi.

Plus prompt que les yeux du soleil qui font éclore les plantes et les arbres, il infecte, contamine toutes les fibres de ton être.

Chaque cellule, chaque atome se tord de douleur.

La drogue la plus forte n'est plus d'aucun effet.

Tu ne sais plus quoi fumer.

Tu ne sais plus quoi boire.

Rien n'y fait, pas de remède.

Tu voudrais mourir.

Pourtant un espoir lamélique soulève encore ta poitrine. Quand enfonceras-tu le glaive aveugle dans la gorge de cette mère impie ?

ELECTRE

Le palais de notre père, ce temple de vertu, est maintenant un bordel, dédié à Aphrodite concupiscente et dépravée, un lupanar d'où s'élèvent des râles de plaisirs honteux et tu ne reviens toujours pas.

Reviens Oreste, pose tes yeux sur moi.

C'est en moi que tu verras la royauté déchu.

En moi que tu reconnaitras un père outragé jusque dans sa mort.

En moi que tu te rappelleras qui nous fûmes jadis.

Quand tu verras la misère qui me tient,

Quand tu verras mon état il te poussera la force de dix mille colères.

Donnez-moi à boire.

Et toi, ne te cache pas derrière ton instrument.

Joue ce que tu connais de plus triste, ainsi mon cœur te dira « c'est tout ce que tu sais faire ? »

(Elle danse)

Frère et sœur sont à la misère.

Tous deux sont nourris de haine et de colère.

Cependant le héros de cette tragédie n'est pas le couple Oreste/Electre, mais la danse qui en émerge, la danse des retrouvailles.

Sans elle, leur couple serait un aigle à deux têtes privé de ses ailes.

Il serait un corps d'athlète sans poumons.

Une tragédie sans chœur.

Pour moi il est inconcevable de raconter cette mort annoncée sans en passer par la danse.

LE CHŒUR

Si Sophocle, Eschyle ou Euripide ont écrit un Chœur pourquoi en fuir le nombre ? Le chœur donne sa puissance aux histoires individuelles.

Le chœur est le témoin d'avant le meurtre. Il voit tout en amont. Il flaire le sang à venir, le pressent, l'annonce. C'est le chœur qui fait naître le protagoniste ; le premier athlète. Il en est la matrice. Accepter de sortir du Chœur, c'est endurer l'apnée, le « à bout de souffle ». C'est jouer en cherchant l'air sans que personne ne le remarque. Jouer la tragédie est un exploit impossible, que la danse rend possible.

L'ORCHESTRE, LA MUSIQUE

Ce sera une musique Originale créée pour le spectacle par Grégoris Vassilas ; du REBETIKO.

Il y aura deux bouzoukistes, un guitariste, un clarinettiste, un percussionniste, qui joue aussi du Doudouk. Il y aura un accordéoniste, un contrebassiste, une chanteuse, et un chœur.

LA DANSE

Le Rébétiko est une musique qui se joue pour être dansée. Nous retravaillerons cette danse jusqu'à en extraire son essence. Nous donnerons à notre travail chorégraphique une attention particulière en ce qui concerne le geste d'ensemble mais aussi les duos Electre/Oreste, Egisthe/Clytemnestre etc... Aussi je veux collaborer avec Catherine Schaub, danseuse contemporaine qui œuvre entre autre, avec Akram Khan et Mary Chouinard, afin de trouver avec elle le juste langage des corps en harmonie avec le texte, la musique, et l'espace.

L'ESPACE, UNE PISTE DE DANSE, UNE ARENE

Il y a un plateau recouvert d'un tapis de danse.

Il y a un grand arbre, centenaire.

Il y a son ombre.

Il y des chaises, beaucoup de chaises. Et des tables aussi.

Il y a un point d'eau, un robinet dont le joint est incertain.

Il y a une estrade, elle est à hauteur d'homme.

C'est là que sont installés les musiciens, et c'est de là qu'apparaissent ceux et celles qui vont vivre et mourir.



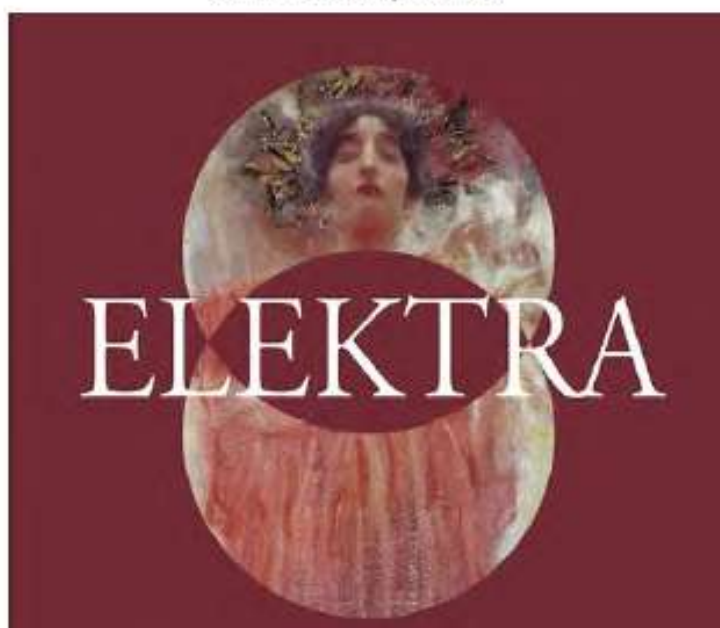
OPÉRA
ORCHESTRE
NATIONAL
MONTPELLIER

Languedoc-Roussillon

Elektra

Richard Strauss

Tragédie en un acte
Livret de Hugo von Hofmannsthal
Créé à Dresde le 25 janvier 1909



Vendredi 2 mars 20h00

Dimanche 4 mars 15h00

Opéra Berlioz / Le Corum

Durée : 1h40 environ

Cahier pédagogique

Saison 2011-2012

Réalisé par Geneviève Deleuze, Liane Limon et avec la participation de Monique Morestin

Service Jeune Public et Actions Culturelles - 04 67 600 281 - www.opera-orchestre-montpellier.fr



Livret

La scène se passe au crépuscule dans la cour intérieure du palais de Mycènes, où a été assassiné le roi Agamemnon. Les servantes jacassent et piaillent à propos du comportement étrange d'Elektra, qui chaque soir apparaît dans la cour en pleurant, obsédée par la mort de son père. Elle passe, en jetant un regard mauvais sur les Servantes qui la haïssent. Seule la plus jeune semble touchée par le sort de cette princesse errante, en haillons, hurlant avec les chiens. La surveillante et les autres servantes la répriment pour cette compassion.

Electre reste seule, évoquant la nuit horrible où Clymnestre avec son amant Egisthe ont assassiné Agamemnon à son retour de Troie. Electre ne rêve que de la vengeance qu'elle pourra accomplir avec l'aide de Chrysothémis et Oreste. C'est alors que survient Chrysothémis. Celle-ci ne supporte plus cette vie d'enfermement et souhaiterait avoir une vie normale, se marier et avoir des enfants. Par la même occasion, elle informe Elektra que Clymnestre et Egisthe projettent de l'assassiner. Elle supplie sa sœur d'abandonner ses projets et de libérer le palais qui, par sa faute, s'est transformé en prison. Au lieu de suivre son conseil, Electre décide d'affronter sa mère. Celle-ci arrive accompagnée de sa Confidente et de sa Porteuse de trône.

A la vue de sa fille, Clymnestre frémit de haine et de dégoût. Elle chasse pourtant ses deux suivantes car, hantée de cauchemars, elle souhaite parler seule à seule avec Electre. Elle lui demande quel sacrifice doit être accompli pour retrouver la sérénité. Electre a une réponse toute prête : oui, il faut sacrifier un animal contre nature, une femme, et c'est un homme qui doit la frapper. Electre demande alors des nouvelles de son frère mais Clymnestre rétorque qu'il a été envoyé loin de la maison afin de dissimuler sa maladie mentale. Elle menace Electre d'employer tous les moyens pour lui arracher le nom de la victime expiatoire. Electre jette la réponse au visage de sa mère : c'est elle-même qui doit périr.

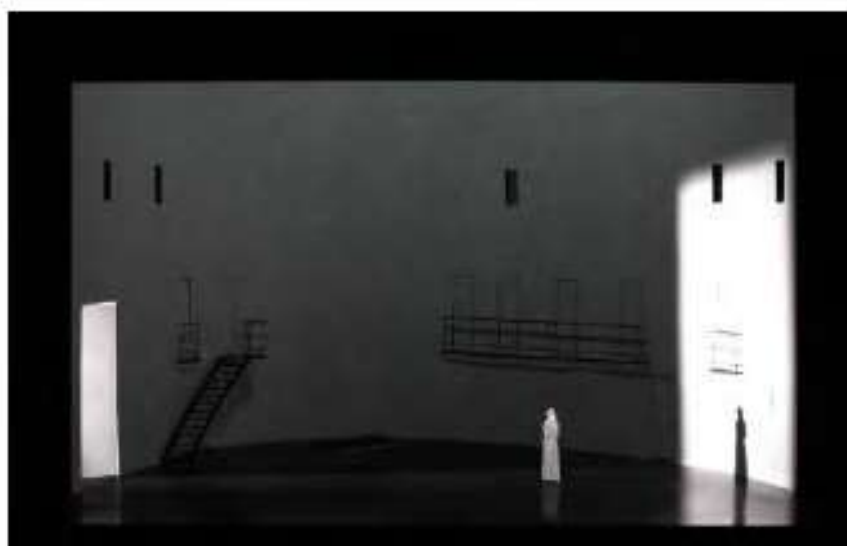
Avant que la reine n'ait eu le temps de réagir, la cour se remplit de lumière : la Confidente chuchote à l'oreille de Clymnestre une nouvelle qui semble l'enchanter. C'est Chrysothémis qui la rapporte à Electre : Oreste est mort, deux étrangers viennent de le confirmer. Pour Electre, cela signifie que les deux sœurs doivent accomplir leur vengeance seules. Cependant Chrysothémis refuse de céder aux menaces de sa sœur. Horrifiée, elle la repousse et s'enfuit.

Electre décide d'accomplir seule sa vengeance et commence à creuser sous le mur du palais. Un étranger surgit devant elle et croyant avoir affaire à une servante, il lui confirme la nouvelle : Oreste est mort devant ses yeux. Bouleversée, Electre avoue son identité, l'étranger avoue la sienne, il est Oreste, venu venger son père. L'annonce de sa mort était un subterfuge. En extase, Electre se jette aux pieds de son frère.

Le vieux Précepteur d'Oreste et la Confidente interrompent leur dialogue fébrile. Elle invite Oreste à entrer dans les appartements de la Reine. De nouveau seule, Electre se souvient qu'elle a oublié de donner la hache à son frère, hache qui a servi à l'assassinat d'Agamemnon. Elle doit être l'instrument de la vengeance en tuant Clytemnestre.

Un hurlement déchire la nuit : la mère vient de succomber aux coups de son fils. Les occupants du palais, pris d'une violente frénésie, provoquée par les cris de Clytemnestre, apprennent le retour d'Egisthe. Machiavélique, Electre lui tend une torche pour le guider dans l'obscurité du Palais. Ses râles annoncent sa mort horrible.

Chrysothémis accourt, annonçant à Electre une nouvelle qu'elle connaît déjà : Oreste est rentré, la vengeance est accomplie. La lumière remplit le palais, n'entend-elle pas les cris d'allégresse ? « C'est de moi que jaillit cette musique », répond Electre. Elle entre en transe et se lance dans une danse extatique avant de s'écrouler morte. Désespérée, Chrysothémis appelle à grands cris son frère.



Photographies de la maquette des décors
Tous droits réservés, diffusion gratuite à l'usage pédagogique

Propos du metteur en scène¹

Comment envisagez-vous l'opéra de Strauss avant de vous mettre à travailler dessus ?

Elektra est une des œuvres majeures du début du XXe siècle dans l'histoire du théâtre musical. L'œuvre produit sur les spectateurs un effet saisissant. Son pouvoir émotionnel est dû à la puissante expressivité de l'orchestration straussienne et aux états extrêmes dans lesquels se trouvent les personnages. Le texte d'Hugo von Hofmannsthal qui s'inspire de la tragédie de Sophocle, exacerbe l'aspect étouffant et angoissant du drame antique. N'oublions pas que la composition est contemporaine de la découverte d'une autre Grèce. Non plus la vision idéalisée de la Grèce apollinienne mais celle d'une Grèce archaïque, violente et barbare, révélée par les fouilles de Mycènes. L'œuvre présente aussi une dimension psychanalytique très forte : Hofmannsthal écrit *Elektra* en 1903, dans les années qui suivent la parution des *Études sur l'hystérie* de Freud et Breuer, ainsi que du premier *Traité sur l'interprétation des rêves*.

J'avoue, dans un premier temps, avoir été effrayé en tant que metteur en scène par la démesure et l'intensité de l'œuvre. À sa création en 1909, cette violence proche du chaos était un pavé dans la mare de l'opéra bourgeois. Mais aujourd'hui, comment représenter cela ?

Comment est née l'idée de la mise en scène ?

En lisant Hofmannsthal, je me suis rendu compte que l'œuvre, au delà de ses aspects quasiment expressionnistes, propose une vision très singulière. Le thème principal n'est pas celui du devoir de vengeance d'Electre mais celui de son enfermement. Mue par la seule idée de venger la mort de son père par celle de sa mère, elle meurt tétanisée par la violence de la joie qui l'envahit lorsque cela se réalise enfin. C'est en cela que réside le tragique : Electre meurt de ce désir obsessionnel et de son enfermement sur elle même.

Une phrase a retenu mon attention : à la fin de l'œuvre, lorsqu'Electre danse pour célébrer le père vengé, elle parle d'une musique qui jaillit hors d'elle. Il m'a semblé que c'était la clef : tout part d'Electre, tout vient d'elle.

Hofmannsthal, pour mieux se concentrer sur elle, supprime le chœur antique et songea même un temps à supprimer le personnage d'Oreste.

Étrangement les scènes où elle s'oppose à sa sœur Chrysothémis qui symbolise le désir de vie, ne se déroulent qu'en l'absence de tout autre protagoniste, comme un débat intérieur avec son moi lumineux. Omniprésente, tout semble être vu à travers son regard.

Ainsi les premiers mots d'Electre dans son monologue initial, "Seule, hélas, toute seule !" prennent un sens nouveau.

¹ Interview de Jean-Yves Courtrélongue pour le site de l'Opéra et de l'Orchestre National de Montpellier

Quels sont les images qui vous ont guidé ?

Dans ses indications scéniques Hofmannsthal écrit : "Les caractéristiques du décor sont l'exiguïté, l'absence de possibilité de s'enfuir, l'impression d'enfermement". Il refuse l'emploi de colonnes et "toutes banalités antiquisantes".

Je souhaitais évoquer le contexte culturel de la création en pensant aux séances publiques d'hypnotisme organisées par Charcot à la Salpêtrière où l'on venait observer les hystériques comme au théâtre. La ligne des costumes de Yashi Tahassomi évoquent l'enfermement des corps au début du siècle. Avec mon scénographe, Mathieu Dupuy Lorry, nous nous sommes inspirés de l'architecture des amphithéâtres médicaux. C'est un espace circulaire et fermé, une sorte de boîte optique construite autour du corps Electre. Un lieu où l'on regarde tout en étant regardé.



Une leçon clinique à la Salpêtrière, tableau d'André Brouillet, 1887.

Tous droits réservés, diffusion gratuite à l'usage pédagogique

De quelle façon percevez-vous Electre ?

En refusant sa propre féminité elle remet en question les genres masculin et féminin. Elle n'est ni femme, ni homme, une sorte de monstre au regard de la société. Les autoportraits de Claude Cahun, une artiste proche des milieux surréalistes m'ont beaucoup aidé pour construire le personnage.

C'est une rebelle, mais piégée par elle-même. Son obsession mortifère se retourne contre son propre corps. Elle est victime d'elle-même.



Autoportrait de Claude Cahun

Tous droits réservés, diffusion gratuite à l'usage pédagogique

Electre est une bête blessée, exhibée. Il ne faut pas oublier que, comme ces femmes montrées par Charcot, *Elektra* est une histoire de femmes écrite par des hommes, une femme sur laquelle est posé un regard masculin.

Croquis des costumes de la production réalisés par Yashi Tabassomi



Tous droits réservés, diffusion gratuite à l'usage pédagogique.